Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 9 août 1782

Expéditieur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. []

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 9 août 1782, 1782-08-09

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 07/11/2025 sur la plate-forme EMAN : <u>https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1033</u>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe viens d'apprendre par les nouvelles publiques la mort...
RésuméMort de la sœur de Fréd. II [Louise-Ulrique], reine douairière de Suède.
Rhume et rhumatisme ont suspendu ses maux de vessie. Vœux de longévité pour
Fréd. II. Indécent spectacle anti-philosophique au Théâtre français. Conspiration
cléricale contre Joseph II. L'abbé Raynal, son ouvrage. Siège de Gibraltar.
Justification de la datationNon renseigné
Numéro inventaire82.44
Identifiant959
NumPappas1928

Présentation

Sous-titre1928 Date1782-08-09 Mentions légales

• Fiche: Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG); projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

• Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné
Publication de la lettrePreuss XXV, n° 259, p. 233-235
Lieu d'expéditionParis
DestinataireFrédéric II
Lieu de destinationPotsdam
Contexte géographiquePotsdam

Information générales

LangueFrançais Sourceimpr., « Paris » Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné Auteur(s) de l'analyseNon renseigné Notice créée par <u>Irène Passeron</u> Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Preus XXV, 259, pp. 233-235 09 août 1782 D'Alembert à Frédéric II

Pagas 1928 Inc. 959

AVEC D'ALEMBERT.

233

259. DE D'ALEMBERT.

Parix, 9 andt 1782.

Sing.

Je viens d'apprendre par les nouvelles publiques la mort de la reine donnirière de Suède, « sœur de V. M. Votre attachement pour elle a dû vous rendre cette perte fort sensible, et je supplie V. M. d'être persuadée de toute la part que je prends à sa juste douleur. Cette respectable princesse m'avait même anciennement honoré de ses bontés, en me faisant membre d'une académie qu'elle avait rassemblée dans son palais, et que les troubles de ce malheureux royaume ont empêchée de subsister. Ainsi, par re-connaissance pour sa mémoire, par mon attachement, Sire, pour votre auguste maison, et surtout par mon tendre et respectueux intérêt pour tout ce qui peut toucher V. M., je dois à la perte de la reine de Suède les justes regrets que je mets aux pieds de mon bienfaiteur.

Après m'être acquitté de ce devoir, ou plutôt après cet épanchement sincère de mon cœur, je dois, Sire, une réponse détaillée
à l'excellente lettre philosophique dont V. M. m'a honoré sur les
maux que j'endure. Que de vérité et de sagesse dans tout ce
qu'elle dit sur cette philosophie des stoïciens, plus grande que
nature, et si peu propre, avec ses grands mots et ses principes
exagérés, à soulager ceux qui souffrent! Heureusement je commence à avoir moins besoin de cette étrange pharmacopée. Mes
douleurs sont beaucoup moindres, et presque cessées entièrement,
grâce à la maladie du Nord, qui, en me valant un gros rhume et
en violent rhumatisme, a transporté sur ma poitrine et sur mes
membres ce que je souffrais à la vessie. Dieu veuille que ce ne
soit pas une simple trêve, et que, après la fin de mon rhume,
l'ensemi ne vienne reprendre son premier camp, où je le trouvais si mal placé!

C'est entretenir trop longtemps V. M. de mes misères; j'aime bien mieux lui dire que sa bonne santé me console de la faiblesse de la mienne; que cette bonne santé, comme l'assurent tous ceux

[.] Elle chait mosts ly 10 juillet.

qui vous voient. Sire, vous promet et promet à l'Europe enconplusieurs années d'une vie qui ne sera jamais trop longue poule bien de vos peuples, pour le repos de l'Allemagne, pour l'houneur et le soutien de la philosophie, et surtout pour moi, le dernier des philosophes, mais le premier et le plus zélé de voadmirateurs.

Cette philosophie, Sire, a plus besoin que jamais de proteteurs et de modèles tels que vous. On la joue actuellement d'use manière aussi plate qu'indécente sur le Théâtre français; « a cette sottise, qui n'avilit que ses auteurs, a l'honneur d'avoir de protecteurs importants, qui soupçonnent au fond de leur âme le profond mépris que la philosophie a pour eux, quoiqu'elle se s'en vante pas. Mais, à force d'esprit, ils s'en doutent, et es sayent, pour s'en venger, des moyens aussi dignes d'eux par leur

nature que par leur succès.

V. M. a bien raison sur le parti qu'a pris le César Joseph d'épargner les mendiants, ces vampires de l'État et du peuple Il fallait détruire également et les fainéants opulents, et les fainéants qui mendient. Nous ignorons en France, où nous ne nous intéressons qu'aux spectacles de la foire, quels sont les progrede la suppression impériale ordonnée contre l'engeance monatique. On a répandu que des évêques et des moines avaient formé contre l'Empereur une conspiration qui avait été décorverte à temps. Je crois néanmoins que toute cette engeance es bien moins à craindre qu'elle ne paraît pour un prince qui a troi cent mille hommes et une volonté ferme; qu'on fait à l'Egise bien de l'honneur de la craindre, et qu'elle ne peut jamais fair de mal qu'à ceux qui ont la faiblesse de la redouter. Je suis bies sur que si V. M. la mettait à la raison pour quelque sottise qu'elk voudrait faire, elle pourrait se promener sans armes au milieu d'une procession, et sans avoir rien à redouter. La procession de la Ligue n'aurait pas eu beau jeu sous un autre monarque que Henri III, et sous un prince tel que Frédéric.

On nous a dit que l'abbé Raynal avait été sérieusement ma-

La comédie des Philosophes, par Palissot, avait fait beaucoup de brut en 1760 (voyer t. XIX. p. (S1). Nons ne saurions dire si c'est à cette pièce se à quelque autre que d'Alembert fait allusion.

la révocation de l'édit de Nantes. Hélas! Sirc, V. M. a bien raisait cet ouvrage viendra trop tard pour le bonheur de la France; mais peut-être au moins servira-t-il d'instruction et d'exemple aux malheureux princes qui, dans la suite des siècles, voudraient hasarder de pareilles sottises. Peut-être nous éclairera-t-il sur l'absurdité actuelle de nos lois au sujet des protestants que l'amour de la patrie fait rester encore en France, avec la craînte de voir leurs malheureux enfants déclarés illégitimes et privés les droits de citoyen. Quelle honte pour notre siècle qu'il faille enire en France à la transsubstantiation (voilà un terrible mot a prononcer et à écrire) pour avoir le droit de recneillir l'héritage de ses pères!

Nos princes sont allés à Gibraltar. J'aimerais mieux, pour les Espagnols et pour nous, y voir V. M.; je serais plus sûr du sucès de ce siège, qui aura duré, si même il réussit, presque susi longtemps que celui de Troie, quoique les Espagnols ne sient pas Grees. On assure que, le 28 de ce mois, neuf cent quatre-vingt-dix bouches à feu tâcheront d'écraser ce rocher. Den le veuille, et surtout Dieu accorde bientôt la paix à ceux qui en ent si grand besoin, et qui savent si peu faire la guerre!

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

260. A D'ALEMBERT.

Le Serptembre 1782.

vous suis obligé de la part que vous prenez à la perte que la famille vient de faire. A su juger par les événements, il mble que le manyais tonnean de Jupiter est plus grand et plus par que celui dont il répand ses faveurs sur les hommes. Dix maises univelles pour une bonne. Il y a des personnes qui l'au volontairement à la vie, mais je n'en sache asseune ute de douleur. Si des malheurs nous accablent, qui ne re-